

À René Willien, vingt-ans après



Saint-Nicolas, 1964 :
2^e Concours Cerlogne
(Fonds Bérard - B.R.E.L.)

Vingt ans se sont écoulés depuis que René Willien nous a quittés pour toujours.

C'était une froide journée de février, claire et ensoleillée.

René a été surpris par la mort les skis aux pieds, à Courmayeur, commune natale de son épouse chérie, où il aimait passer ses moments de loisir. La nouvelle parcourut rapidement la Vallée et l'émotion fut grande. La presse locale fit écho aux sentiments de la population et tous nos journaux consacrèrent des espaces plus ou moins grands au souvenir de René.

Puis comme toujours dans ces cas-là, la vie reprit son cours.

Willien ne fut cependant pas oublié. Son nom fut attribué au Centre d'Études de Saint-Nicolas dont il fut le fondateur, un autre centre culturel a été fondé en son nom, deux plaques à sa mémoire, l'une à Saint-Nicolas et l'autre en Val Ferret où il est mort, ont été inaugurées, plusieurs de ses ouvrages ont été réédités, un prix littéraire portant son nom a été institué, son souvenir est périodiquement évoqué à l'occasion de manifestations sur le patois et les traditions populaires.

Mais, avec le temps, malgré ce que ses nombreux amis ont essayé de faire, le souvenir s'estompe et les contours de sa personnalité tendent à perdre leur netteté.

Je crois donc qu'il est utile de rappeler ici sa vie, son œuvre et sa pensée.

Ainsi ceux qui l'ont connu auront l'occasion de "revisiter" l'homme et ceux qui ne l'ont jamais côtoyé pourront mieux connaître l'œuvre énorme et complexe dont il a été à l'origine.

Né à Aoste en 1916, d'un père piémontais d'origine savoyarde et d'une mère pouillaise, il grandit dans une Vallée d'Aoste en pleine transformation. Petite ville de moins de 8.000 habitants, centre artisanal, commercial et administratif où l'agriculture est encore bien présente, Aoste connaîtra après la première guerre mondiale un accroissement démographique rapide, lié en grande partie au développement industriel. Il a donc certainement connu dans son enfance cette Aoste petite et coquette, avec sa bourgeoisie chicaneuse et cultivée, sa vie provinciale et internationale à la fois, son tissu linguistique où le français, le patois et le piémontais se côtoyaient et où l'italien se taillait avec difficulté une place, appuyé par les institutions étatiques et les nouveaux arrivés de plus en plus nombreux.

C'est dans cet environnement que se forma René Willien.

Il se liera ensuite à Courmayeur où il connut son épouse, à Saint-Nicolas où il célébra Cerlogne, mais pendant toute sa vie il fut essentiellement et avant tout un *veullatsù*, René de *Veulla* comme l'appelaient les amis du Charaban.

Il grandit sous le fascisme, devient instituteur en 1935 et se retrouve sous les drapeaux, sous-lieutenant des alpins, dans cette malheureuse campagne de guerre contre la France, "*una guerra sbagliata, una guerra vile, una guerra che nessuno aveva mai voluto*", comme il écrit dans la préface de *Tra la Dora e l'Isère*.

C'est alors qu'il se lia d'amitié avec plusieurs personnalités valdôtaines, César Ollietti en particulier, qui seront protagonistes de la Résistance et de la politique valdôtaine de l'après-guerre. Comme la plupart des Valdôtains il était profondément gêné de l'aventure guerrière fasciste qui opposait valdôtains et savoyards, peuples frères partageant la même langue, les mêmes traditions, les mêmes montagnes.

En janvier 1942, rappelé de Savoie, il fut envoyé en Yougoslavie avec sa compagnie d'Alpins pour combattre une guerre qui n'avait rien de glorieux : "*...in questa guerra non vi sono stati, se non raramente, reparti che sono ritornati alla sede d'origine senza qualche macchia. Era la guerra fascista che voleva così*", écrivait-il dans *Montenegro '42*.

Après le 8 septembre 1943, il gagna le maquis où il retrouva ses amis : Georges Jorrioz et César Ollietti. Avec eux, il fut parmi les protagonistes de la Résistance et joua un rôle important, assurant les contacts avec le maquis français. La guerre terminée, il reprit l'enseignement à l'école primaire et s'engagea pendant une courte période dans la politique, dirigeant, pendant une année, l'hebdomadaire *Lo partisan*, ayant pour devise "Résistance, Autonomie, Progrès".

Autour du *Partisan* s'étaient regroupées des personnalités différentes, antifascistes, de formation laïque, sensibles aux idées d'autonomie et aux projets de sauvegarde du patrimoine culturel ancestral des valdôtains, mais sans partager cependant la rigueur d'autres formations politiques plus radicales. Et du *Partisan* naîtra en décembre 1947 le mensuel *La Grolla*, toujours dirigé par René Willien.

La Grolla se veut d'abord une feuille culturelle et tout le long de sa courte vie, elle sortira jusqu'en septembre 1948, elle s'évertua à mettre en évidence les aspects saillants de la culture valdôtaine, trop longtemps brimée par l'oppression fasciste.

Avec Willien, aussi bien *Lo Partisan* que *La Grolla* (je dirais même surtout *La Grolla*) s'ouvrent à la culture qui occupe une place importante dans leurs pages et accueillent des collaborateurs de qualité : Jules Brocherel, Anaïs Ronc Désaymonet, Eugénie Martinet, Italo Grange et bien entendu René Willien lui-même.

Le patois aussi trouve place dans les pages des deux publications : nous y trouvons des poésies d'Eugénie Martinet, des croquis ethnographiques de *Tanta Naïsse*, une étude sur la graphie du patois de Jules Brocherel et les premiers essais en patois de René Willien. C'est sur *Lo Partisan* du 24 janvier 1947 que paraît un petit conte en patois de Courmayeur signé par René Willien, *Lo lâre de gneu*. Pour l'écriture, René Willien s'inspire du système de graphie proposé par Jules Brocherel dans son article paru le 13 mars 1946 sur le même hebdomadaire, qui s'écarte du code proposé par Cerlogne et prend la direction de l'écriture phonétique.

Ayant pris ses distances avec la politique, il consacre son temps à l'activité en faveur des patois et des traditions valdôtaines, conformément à sa vraie vocation, déjà perceptible dans ses contributions éparées dans les publications qu'il avait dirigées.

En 1953, il livre aux presses *Dié conte de Cromeyui*, recueil de petits croquis, où l'on décèle déjà le talent qui se manifestera dans les nombreuses pièces théâtrales dont il sera l'auteur. En 1954, il est lauréat du Concours des patoisants romands organisé par Radio Lausanne et par le Conseil des Patoisants romands.

Nommé président de la Commission du Patois du Comité des Traditions Valdôtaines, il développe les contacts avec les spécialistes du domaine francoprovençal tels que Corrado Grassi, Gaston Tuillon, Ernest Schüle et avec les associations qui se battent pour la sauvegarde des langues menacées, telles que l'*Escoulo dou Po* de Matteo Arneodo et l'*AIDLCM* de Gustave (Tave) Buratti.

En 1955, à l'occasion de la mémorable séance de l'Académie de Saint-Anselme à l'occasion de son centième anniversaire, consacrée au patois, René Willien présente un long rapport rappelant le rôle du francoprovençal dans le cadre linguistique valdôtain et soulignant la nécessité de créer des structures de soutien pour en assurer la promotion : l'idée du Centre d'Études prenait forme...

L'année 1957 est une année particulièrement importante et riche : il organise la première journée valdôtaine des patois à Aoste, Saint-Pierre et Saint-Nicolas avec la participation de patoisants suisses ; il publie avec Amédée Pignet et Louis Vuillermoz *Valdôten tsanten*. En même temps, il crée la première compagnie de théâtre en patois, *Lo Charaban*, qui débutera avec un énorme succès l'année suivante.

“Le théâtre est donc nécessaire, indispensable, aujourd'hui plus que jamais à la vie de notre langage, à notre ethnie, mais il nous sert aussi à corriger nos mœurs en riant”, écrira Willien dix ans plus tard, quand il publiera les pièces de la première décennie.

Lo Charaban ne se bornera pas à proposer régulièrement au public valdôtain,

toujours aussi nombreux et enthousiaste, des pièces de mieux en mieux structurées, il sera aussi l'animateur du carnaval d'Aoste, redécouvert et mis au jour. Ainsi, la vocation d'animateur culturel de Willien prenait de plus en plus corps et touchait le grand public à l'écart même du mouvement patoisant.

Le début des années 60 voit aussi la parution de trois livres en collaboration avec Antoine Bosi, *Aoste* (1960), *Cogne* (1961) et *Saint-Vincent* (1963). Il s'agit d'ouvrages photographiques accompagnés de commentaires sur l'histoire, les aspects paysagistes et sur la vie quotidienne de notre population. Ces ouvrages inaugurent un genre nouveau, qui sera de nos jours très exploité, avec des résultats parfois douteux.

Mais l'année 63 est marquée par d'autres initiatives d'envergure :

le 20 octobre 1963, est inauguré à Saint-Nicolas le Musée Cerlogne en la présence de l'évêque d'Aoste, Mgr Mathurin Blanchet, du président du Gouvernement Valdôtain, M. Oreste Marcoz, de l'Assesseur à l'Instruction publique, Mario Andrione et de nombreuses autorités ;

le premier Concours Cerlogne est lancé, grâce auquel le patois entrera pour la première fois officiellement à l'école. Ce concours, qui se perfectionnera au cours des années, contribuera énormément à la prise de conscience de la jeunesse et du corps enseignant et donnera au patois une dignité qui malheureusement lui manquait à l'époque. Mais, au-delà de l'importance didactique et promotionnelle, cette initiative est à l'origine de la constitution d'archives ethnographiques et linguistiques dont l'importance s'accroît chaque jour.

Toujours en 1963 débutera cette revue extraordinaires, liée à l'Ecole valdôtaine, *Noutro Dzen Patoué*, qui dans les huit numéros qui paraîtront dans l'arc d'une dizaine d'années, publiera tout (ou presque) ce qui a été écrit sur et en patois valdôtain. La revue se conclura avec les deux tomes monumentaux consacrés à la vie et à l'œuvre de Jean-Baptiste Cerlogne. Une étude inégalée pour sa profondeur qui reste une œuvre unique.

En 1964, René Willien est nommé président du Syndicat d'Initiative d'Aoste, charge qu'il occupera pendant onze années.

Cette charge lui fournira l'occasion d'entretenir des relations suivies avec nos voisins autour du Mont-Blanc à travers des associations comme le Triangle de l'Amitié et à travers des échanges de chœurs, fanfares, compagnies théâtrales, etc.

Il organise aussi deux expositions mémorables à une époque où les expositions étaient un événement rare en Vallée d'Aoste : *Art sacré en Vallée d'Aoste* (1969) et *Images de la Vallée d'Aoste au cours des siècles* (1971).

En 1967, il inaugure le 16 octobre le Centre d'Études Francoprovençales pour doter la Vallée d'Aoste d'un instrument moderne et efficace pour la promotion des patois et pour leur étude scientifique. La siège est établi à Saint-Nicolas, patrie de Cerlogne ; ainsi cette petite commune de montagne deviendra le symbole vivant du francoprovençal.

Il regroupa autour de lui des valdôtains, des enseignants en particulier, et les

plus grands spécialistes de la dialectologie francoprovençale : les professeurs Corrado Grassi de l'Université de Turin, Gaston Tuillon de l'Université de Grenoble, Ernest Schüle de l'Université de Neuchâtel et l'ethnologue Rose-Claire Schüle. Le Centre se mit au travail et organisa les journées d'informations sur les patois, destinées aux enseignants participant au Concours Cerlogne.

Puis, le comité scientifique du Centre mit au point un projet ambitieux et de longue halaine : l'Atlas des Patois valdôtain (APV). Seize points valdôtains intégrés par six points frontaliers (Piémont, Valais et Savoie) feront l'objet d'une enquête pointue menée par de jeunes chercheurs valdôtains.

Ce travail, qui a duré plus de vingt ans, est désormais presque achevé : nous en sommes à la saisie des données sur ordinateur, prélude à la publication.

L'action du Centre désenclavera en quelque sorte la Vallée d'Aoste, activera les recherches scientifiques, sensibilisera le monde de l'école, fera mieux connaître aux valdôtains les problématiques liées au patois.

Le Centre deviendra petit à petit un point de référence pour tous les patoisants du domaine : italiens, français ou suisses.

Parmi les passions de René, il y en a une qui l'a accompagné pendant toute sa vie : la photographie. Grâce au legs fait par sa veuve, le Centre conserve quelques 40.000 images de son fonds photographique. Excellent photographe, en contact avec les dialectologues, il développera progressivement le goût pour la photo ethnographique. En même temps, il se mit à la recherche de photos anciennes.

Il publiera en 1976 *Vallée d'Aosta in bianco (e nero)*, ouvrage exemplaire où il mettra en évidence, à travers des photos anciennes et modernes, les changements intervenus dans le paysage valdôtain en dénonçant les gâchis et les spéculations hélas perpétuées, surtout entre les années 1965 et 1975. Entre 1977 et 1978, il fera encore paraître cinq petits volumes de photos anciennes, accompagnées de commentaires ponctuels, *Vieille Vallée*, réédités récemment pour le Messager Valdôtain.

La mort l'a saisi en pleine activité. Il avait encore tant de projets ! Parmi ceux-ci, je rappelle un livre sur la cuisine valdôtaine traditionnelle, déjà fort avancé, qui sera repris et achevé par Mme Lucienne Landi quelques années après sa mort.

Il nous a quittés trop tôt, ce qui a été souligné par tous ceux qui l'ont rappelé. Mais son travail a continué à se développer. *Lo Charaban* continue, le Centre est toujours là et, surtout, l'intérêt pour le patois est de plus en plus vivant.

Certes il est moins parlé qu'il y a vingt ans, mais ceux qui le parlent encore le font avec fierté ; certes il est de plus en plus italianisé, mais comment serait-il sans l'action du Centre et de ses collaborateurs.

Après vingt ans et avec le recul, nous sommes mieux à même d'apprécier l'originalité des intuitions de René Willien, la prodigieuse fécondité de son œuvre et l'impact que son engagement a eu sur la société de son temps.

Depuis, le premier sillon creusé, beaucoup de choses ont pu se faire et ont été faites. Mais sans Willien à l'origine, tout aurait été différent.